



---

Review

Reviewed Work(s): Saussure e gli strutturalismi. Il soggetto parlante nel pensiero linguistico del Novecento (Studi superiori, 1044) by Marina De Palo

Review by: Lorenzo Cigana

Source: *Cahiers Ferdinand de Saussure*, No. 70 (2017), pp. 250-256

Published by: Librairie Droz

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/45212085>

Accessed: 03-01-2023 11:11 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Librairie Droz* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers Ferdinand de Saussure*

Marina De Palo, *Saussure e gli strutturalismi. Il soggetto parlante nel pensiero linguistico del Novecento*, Roma, Carocci (Studi superiori, 1044), 2016, 341 p., ISBN 978-88-430-8205-6, 28,00 €

L'ouvrage de Marina De Palo, dense et détaillé, a un but particulièrement ambitieux : reconstruire la pensée structurale et ses mêmes sources à la lumière des notions de sujet et de subjectivité<sup>1</sup>. Pour ce faire, l'auteure suit deux pistes herméneutiques : 1) le pluralisme des approches structurales, concurrentes et même parfois opposées ; 2) la présence, au côté du courant majoritaire et formaliste, des « traces » d'une réflexion anti-formaliste, centrée sur le sujet dans l'intégralité de ses déterminations concrètes. Le pari est fait d'installer la première piste sur la deuxième. Une fois redécouvert dans l'ensemble de ses démarches, le structuralisme se révélera paradoxalement plus riche et actuel que sa réception ne nous l'avait laissé soupçonner.

La reconstruction envisagée se déroule sur dix chapitres.

§ 1. Le premier chapitre se concentre autour des différents courants du structuralisme, parmi lesquels le plus important n'aurait valorisé qu'un certain formalisme abstrait, en éclipsant les autres. Ces derniers auraient fait surface dans la tradition analytique de la philosophie des années soixante/soixante-dix, et dans le développement contemporain du naturalisme cognitiviste. Voilà donc pourquoi le choix de recadrer le discours autour du sujet parlant se révèle décisif : le sujet se montre le meilleur catalyseur des réflexions marginalisées par l'impérialisme de la *langue* et de son interprétation formaliste<sup>2</sup>. Le but envisagé par l'auteure est donc de reparcourir les théories structuralistes à partir de Saussure, convaincue que les chances pour la linguistique postsaussurienne dépendent de sa capacité à s'interroger sur le sujet (p. 21). L'ouvrage nous propose 13 points d'accès :

l'opposition entre dimension individuelle et dimension collective – opposition qui résume celle entre nature et culture ;

les niveaux de conscience et leur pertinence pour les faits linguistiques : à savoir le passage d'une structure comme normativité consciente et réflexive à une structure comme régularité sub- ou même inconsciente ;

le rapport entre *homo loquens* et *homo grammaticus*, c'est-à-dire l'étude de la métalinguisticité interne à la pratique langagière (voilà les racines de l'approche de Culioli) ;

la dimension affective et sa « logique », en tant que composant incontournable de la langue, difficilement saisissable du point de vue d'un intellectualisme radical ;

la dimension pragmatique du fonctionnalisme jakobsonien/bühlerien ;

---

<sup>1</sup> Les deux termes, on le verra, ne doivent pas être confondus.

<sup>2</sup> L'auteur du CR n'est pas complètement d'accord avec cette thèse, mais nous reviendrons sur ce sujet lors des « conclusions » (voir *infra*).

une constellation de concepts, sorte de « fentes » par lesquelles le domaine de la pragmatique commence à s'infiltrer dans la pensée structurale<sup>3</sup> : la deixis, le champ, l'ellipse, le discours, l'instance de discours, l'intenté, le contexte ;

le temps, condition « omniprésente » chez Saussure et chez Benveniste, et reformulée par la phénoménologie ;

les liens entre le structuralisme linguistique et la perspective phénoménologie de Pos, Merleau-Ponty et Husserl ;

l'homme symbolique de Cassirer, en tant que porteur de signification et constructeur du sens ;

l'ontogenèse de la subjectivité du point de vue de la psychologie de la forme, surtout selon Vygotskij et Piaget ;

la notion de « pratique » dans la sémiologie de Prieto ou d'« action linguistique », approchée dans une perspective normotrophique ;

la subjectivité face à la de différence sexuelle du point de vue de la psychanalyse ;

les approches linguistiques de l'école idéaliste et de l'école romane.

Le chapitre se clôt prospectivement avec un aperçu sur deux savants-clé du dix-neuvième siècle, Paul et Bréal, qui se focalisent tous les deux sur « la genèse des pratiques linguistiques à partir des fonctions mentales et psychiques » (p. 27) vis-à-vis du naturalisme hypostasiant de Schleicher ; et sur deux savants-clé du vingtième siècle, Bühler et Benveniste, pionniers de la « deuxième âme » du structuralisme – celle consacrée au sujet parlant.

§ 2. Le deuxième chapitre est entièrement consacré à Saussure et au recadrement de sa pensée à partir du texte considéré (métonymiquement) comme le plus fiable pour saisir la voix du maître, *l'Essence double du langage*. La réflexion de De Palo se concentre surtout autour de certaines idées focales : 1. le passage entre « idée » et « signifié » ; 2. la dimension concrète du modèle langagier saussurien, s'efforçant de rendre compte de la vie des signes, du psychisme de l'activité langagière, de la langue vivante ; 3. le passage du sujet transcendantal au sujet empirique ; 4. le sentiment du parlant en tant que boussole (subconsciente) sur laquelle le critère métalinguistique doit se bâtir. Ces thèmes reprennent au fond les grandes directions du débat actuel sur la pensée saussurienne et sa première transposition dans le *Cours* – polyphonie dont l'argumentation de l'auteure permet pour ainsi dire de prendre le pouls.

§ 3. Le troisième chapitre précise le lien entre logique et psychologie chez les représentants de l'école de Genève. On a affaire là à une source majeure pour l'établissement d'une stylistique structurale, c'est-à-dire l'étude de l'utilisation concrète et discursive de la structure linguistique. Le concept de « logique affective » se révèle ici tout à fait central pour une double raison : il empêche que la dimension intégrale du langage ne se réduise aux aspects logiques ou rationalisés (cf. ce qu'il y a d'intellectuel, de motivé, de mécanique, de régulier, etc.), en gardant les éléments qui relèvent de la sphère émotive, des sentiments et de l'expressivité correspondante. Mais il permet aussi d'installer la linguistique dans la tension entre psychologie et sociologie. En développant cette question en direction d'une stylistique structurale, Bally adoptera une perspective polyphonique sur

<sup>3</sup> Ne serait-ce pas plutôt le contraire ?

la question sociologique, en considérant les approches très différentes de Durkheim, de Tarde, de Pareto et de Lévy-Bruhl. De son côté, Ribot s'efforcera de justifier la coprésence du raisonnement pratique, connoté affectivement, et des opérations propres du raisonnement théorique, rationnel. La formulation de l'*homo duplex* de Durkheim, encore essentiellement dualiste et bloquée dans l'impasse d'une socialité impérative e transcendant, et la thèse de l'*homme total* de Mauss, qui amène à l'idée du « fait social total » en tant que synthèse entre l'objet observé et l'observateur (cf. aussi Lévi Strauss, p. 100), sont deux étapes ultérieures de la démarche visant à remporter l'intégralité des expériences humaines au centre des sciences humaines.

L'idée d'une rationalité diffuse et collective semble en effet indispensable pour comprendre les vécus affectifs qui relient les membres d'une institution et qui supportent les systèmes de croyances rituelles comme aussi la pensée magique. Une question se pose pourtant toujours : dans quelle mesure une telle « logique affective » permet-elle de saisir la rationalité des institutions ? En effet, le caractère fluide de cette logique « affective », vis-à-vis de sa contrepartie « intellectuelle », semble affecter sa même définition, la rendant flottante. N'ayant pas un statut précis, elle s'oppose à la logique intellectuelle selon deux modalités : une façon exclusive (les deux logiques sont réciproquement alternatives), et une inclusive (les deux logiques coexistent). L'obstacle qui se pose est donc de définir les modes d'existence d'une telle opposition, et de repérer des formules adéquates (est-ce que « l'une est à côté de l'autre » ? Il y a une « distinction », une « dichotomie », ou plutôt un « mélange », une « synthèse » ? cf. *passim*). Ne tranchant pas la question, De Palo nous donne les moyens d'apprécier ce glissement symptomatique.

§ 4. Si l'on fait abstraction d'un bref résumé du travail de Gardiner et Malinowski dans le dernier paragraphe, le quatrième chapitre est encore une fois monographique : il porte sur Karl Bühler. L'auteur résume les principales démarches de sa pensée, mises en rapport avec les thèses phénoménologiques de Husserl sur le modèle instrumental du langage (cf. les *Méditations cartésiennes*) à travers la théorie bühlienne des deux champs (*Zweifeldlehre*), le champ déictique (*Zeigfeld*) et le champ symbolique (*Symbolfeld*), intrinsèquement articulés. La structuration « syntaxique » (ou plutôt « valencielle ») de l'ancrage subjectif dans le langage à partir de la notion de champ (*Feldbegriff*) constitue, comme on le sait, une des premières ouvertures vers le domaine de la pragmatique et définit la contribution originelle de Bühler à la sémiologie.

§§ 5-10. Les derniers chapitres du livre, du cinquième au dixième, représentent une sorte de césure par rapport aux chapitres précédents : ils cessent d'offrir un aperçu « monographique » pour devenir plutôt thématiques. Ils couvrent donc nombre de sujets qui s'entrelacent et se rappellent l'un l'autre. Ceci fait que l'on retrouve plusieurs auteurs précédemment cités à travers les questions théoriques soulevées. Dans le chapitre § 5, l'auteur discute la « conception instrumentale » de l'école de Prague (notamment Mathesius et Jakobson) annoncée par la notion de fonction en tant que « classe d'utilisations » par rapport à des situations communicatives concrètes. Voilà pourquoi on revient sur la théorie du « champ » (cf. 147). Mais on trouve aussi des exceptions : on retrouve là aussi la discussion des théories des représentants de l'école de Copenhague : Brøndal, qui souhaita une rencontre – mieux : une continuité – entre l'étude purement méréologique des structures et leur reflets psychologiques concrets ; et Hjelmslev, dont l'auteur souligne les aspects qui font de sa théorie un modèle beaucoup plus inclusif et subtil qu'on ne le

soupçonnait<sup>4</sup>. Le chapitre § 5 est aussi l'occasion de discuter la théorie de Prieto, si lourde de conséquences pour une sémiologie qui se veut une véritable *philosophie structurelle du langage*, ainsi que l'avait déjà montré De Mauro : sa réflexion sur l'idée de « pertinence », qui reformule un des principes communs du gestaltisme et du structuralisme (cf. la pertinence abstraite de Bühler, p. 174) montre la nature pratique, c'est-à-dire opératoire, du mécanisme de l'identité – et donc, par extension, de la valeur. Le passage par la phénoménologie (§ 6) est d'ailleurs obligé, et les principaux acteurs considérés en sont surtout Husserl, Pos et Merleau-Ponty. Le premier est fréquemment évoqué tout en ne bénéficiant pas d'une discussion spécifique : le marécage interprétatif (p. 180) dans lequel on entre en s'approchant à cet auteur, demanderait une étude détaillée et consacrée à lui seul. D'ailleurs, le débat sur le « structuralisme » de Husserl est tout à fait récent : on attend des contributions décisives à cette question grâce aux recherches contemporaines. De la discussion sur Pos, il faut retenir surtout l'idée selon laquelle « le linguiste est linguiste grâce au fait qu'il est un sujet parlant et non pas malgré ce fait » (p. 187) – affirmation primordiale et soulignée à bon droit par l'auteure, car elle résume d'une façon tout à fait incisive le problème entier de la conscience épilinguistique du sujet parlant. Quant à Merleau-Ponty, De Palo se concentre autour de deux idées interdépendantes : le langage en tant que dépassement transcendantal du sujet et son fondement corporel. Mais cela ne marque-t-il pas le retour d'une perspective individualiste, dont la dimension collective est pour ainsi dire postposée et secondaire par rapport aux gestes, expressifs et originaux, du sujet ? Il est évident que le travail de Merleau-Ponty se révèle fondamental pour une réflexion sur la structure de la subjectivité ; par contre son classement dans une « pensée linguistique » reste à notre avis plus problématique.

Le chapitre § 7 revient sur les questions des « traces » que le sujet imprime dans la langue en l'utilisant, en tant qu'extension de lui-même, à partir de certaines *formes vides* (p. 209) valant pour une classe d'utilisations déterminées. Cela marque le retour des notions de « deixis », d'« indexicale », et la focalisation sur les pronoms et les marques temporelles dans l'économie discursive (cf. l'instance du discours chez Benveniste). On arrive à thématiser l'*embrayage*, fonction par laquelle Jakobson identifie une classe d'unités grammaticales (notamment les déictiques) à partir d'un chevauchement entre code et message (p. 225-226), et donc à partir d'un rapport interne entre énoncé et locuteur. Mais si pour Jakobson c'est le sujet qui utilise ces formes, pour Benveniste elles préexistent d'une façon ou d'une autre au sujet, qui se constitue lui-même dans la parole. L'*embrayage* serait donc plus radical, car il serait constitutif de la subjectivité en tant que telle (p. 226). Comme on le sait, cette notion connaît un développement ultérieur avec Greimas, qui est plus proche de la position de Benveniste : dans le cas d'un texte écrit, l'*embrayage* permet en effet de reconstruire le *simulacre* du sujet locuteur, quelle qu'ait été sa présence effective et concrète lors de l'acte constitutif du texte. L'idée qui émerge ici est que la structure énonciative (le « système de coordonnées » de Benveniste) se rapporte non pas à une substance concrète (le locuteur particulier), mais toujours à une autre structure (la subjectivité). La référence à Culioli, auquel le dernier paragraphe du chapitre est consacré, s'explique par l'importance accordée aux marqueurs de l'activité énoncia-

<sup>4</sup> Signalons un petit *non-sequitur* dans l'argumentation : nous ne comprenons pas comment, de la *postposition* de la substance à la forme (p. 165), il s'ensuivrait que la « première tâche du linguiste » soit l'étude de la substance du contenu (*ibid.*).

tive (et à la distribution des opérations dont elles sont la trace<sup>5</sup>): la théorie des opérations énonciatives et la notion d'épilinguistique<sup>6</sup> représentent deux contributions décisives à la «pensée du sujet».

Dans le chapitre § 8, De Palo discute et résume les positions de Cassirer, Piaget, Vygotskij, Lévi-Strauss, Ricoeur et Eco. Il y a aussi quelques références à Greimas (p. 256-258) et à Lacan (p. 252-256), reprises aussi dans le chapitre suivant (§ 9). Dans celui-ci, une place centrale est consacrée à la constellation de notions «conscience / subconscient / inconscient» – constellation dans laquelle De Palo est particulièrement spécialisée. Les théories de Freud, Janet, Ribot, Binet et Saussure constituent le viatique dans ce parcours, qui vise la thématization du lien entre sujet et langage en psychologie et psychanalyse. La base commune est le questionnement du «rôle épistémique du sujet» dans le langage, conçu comme expression simplement symptomatique du sujet lui-même, clé d'accès pour les niveaux plus profonds de sa conscience. Il ne s'agit pas pourtant de restituer les liens ou les influences mutuelles qu'il pouvait y avoir entre les savants mentionnés, mais plutôt d'évaluer le degré d'une proximité, d'une consonance motivée évidemment par le contexte historique et culturel. Il s'agit donc de mesurer la circulation d'une idée (cela est particulièrement évident dans le cas de la comparaison Freud – Saussure, p. 260). Enfin, l'inclusion de Kristeva nous apparaît moins justifiée dans la discussion: ses positions sont introduites par un paragraphe consacré à la différence de genre et au concept de désir, mais on n'arrive pas à se débarrasser de l'impression que l'idée de *chôra* est une suggestion *en passant*, le résultat d'une manipulation idéologique de certaines idées remontant à Merleau-Ponty, plutôt que d'une attitude opérationnelle sur le langage.

Le dernier chapitre consiste en une discussion sur la réception de Saussure à la fois par les idéalistes (Vossler, Croce, Nencioni, auxquels s'ajouterait Schuchardt), qui lui reprochent d'avoir introduit des distinctions trop nettes et «irréalistes», et par l'école romane, dont les représentants (Pagliaro, Belardi, De Mauro) ont introduit Saussure en Italie, sur la voie d'une philosophie du langage à matrice linguistique.

L'auteure conclut donc son ouvrage par les thèses suivantes :

il y a un structuralisme intégraliste qui ne relève pas des véritables positions de Saussure, dans la mesure où la «renaissance saussurienne» permet de les établir;

la critique du structuralisme (notamment Foucault) a à bon droit compris que la question du «sujet» est au cœur des sciences humaines et de leur «crise constitutive» (p. 301);

l'approche formaliste ne doit pas être confondue avec le niveau qualitatif de l'expérience concrète des sujets;

les pistes que l'auteure vient de parcourir ne font pas partie du «structuralisme canonique» mais d'une philosophie de la linguistique qui remonte à Saussure.

<sup>5</sup> Distinction intéressante entre «trace» et «opération». On peut se demander pourtant si cette opposition ne risque pas, dans une certaine mesure, d'en catalyser une autre, plus ancienne et traditionnelle, entre «langue» (en tant qu'extériorisation) et «pensée» (profonde ou interne)...

<sup>6</sup> Il est curieux de noter que cette notion reprend et prolonge d'une certaine façon la position de Pos, tout en l'inversant: en effet, il arrivera à dire qu'il faut éviter le risque de se croire linguiste parce qu'on est locuteur (*La théorie des opérations énonciatives*).

De là découle la nécessité d'établir une nouvelle cartographie de la linguistique post-saussurienne dans la complexité et la richesse de ses courants.

En guise de conclusion, nous aimerons ajouter deux remarques personnelles au compte rendu.

Tout d'abord, il nous semble fondamental de revenir sur l'opération de reconstruction envisagée dans l'ouvrage. La question paradoxale (et provocatrice) qui se pose est la suivante : les thèses subjectivistes sont-elles structurales ou pas ? Le sujet est-il inclus dans la pensée structurale ou pas ? En cas de réponse affirmative, faudra-t-il vraiment distinguer un « structuralisme intégriste » (p. 301) et un « structuralisme non-structuraliste » ? Faut-il refuser le premier et retenir le deuxième, en tant que véritable tradition perdue ? Et en cas de réponse négative, de quoi fera-t-on la critique ? Si les traces d'une « pensée du sujet » n'appartiennent pas vraiment au paradigme dont on cherche à reconstituer les nuances, l'entreprise risque d'être dénuée de sens. Aucune réponse catégorique n'est peut-être possible, d'autant plus que la question est posée d'une façon tendancieuse : il faut s'appuyer non pas sur le « structuralisme » en tant qu'idée platonisante, mais sur les théories linguistiques, philosophiques, psychologiques (etc.) de ses acteurs. Ce qui forge le structuralisme dans toutes ses « nuances » n'est que la complexité constitutive de la pensée de chaque auteur. Et pourtant, même si on considère « le structuralisme » comme étiquette illusoire, c'est bien de cette illusion dont il faut rendre compte. Du point de vue historiographique, cette étiquette est tout à fait insatisfaisante : bien sur, parce qu'elle n'est point un dispositif historiographique. Il s'agit plutôt de l'expression d'une croyance scientifique vécue en tant que telle : le désir, partagé par un certain nombre de savants, de prendre part à un renouvellement méthodologique. L'existence d'un structuralisme était invoquée par ceux qui voulaient prendre part à un projet scientifique, à un « nouveau classicisme » (cf. Hjelmslev, *La conception linguistique moderne*). L'opposition structuralisme vs. structuralismes n'est donc pas facilement réductible au nom du pluralisme. Il y a cependant une autre interprétation possible : ramener les structuralismes à une hypothèse forte, relative à la possibilité de décrire n'importe quel phénomène en tant que *stratification d'invariantes*. C'est pour cette raison que les difficultés qu'on attribue à l'exclusivisme de l'approche structurale, visant le formel, la constance, la totalité mécanique en dépit du résidu variable, du flou, de l'inerte, relèvent au contraire de son inclusivisme poussé à l'extrême. Dans cette perspective, il n'y a pas de « résidu non structuré » qui résiste à la forme<sup>7</sup>, pas même les « fautes », comme Frei essaya de le montrer. Au contraire, il n'y a *que* des formes – aussi compliquées, entrelacées, hétéroclites qu'elles soient : sous l'égide d'une *epochè* provisoire, tout est structuré. Voilà pourquoi les trois « pierres d'achoppement » classiques du structuralisme, à savoir le sujet, le monde et l'histoire (p. 18), ne sont pas vraiment évitées mais plutôt *aufgehoben*. C'est ainsi, par exemple, que la quête du *sujet* devient la quête de la *subjectivité*, c'est-à-dire des conditions d'existence du sujet particulier (noétique, perceptive, corporelle, affective, émotive, volitive, et même motrice, biologique, etc.), de ses pratiques, de ses actes de *parole*, etc. Bref, on n'ancre la structure au sujet qu'à travers une autre structure. Il s'agit pourtant d'une perspective herméneutique qui est à vérifier.

<sup>7</sup> Voilà pourquoi on a parlé de forme en tant que « condition inclusive » pour la substance, comme De Palo le rappelle (cf. p. 165).

Enfin, vue la centralité de l'approche psycholinguistique, il est surprenant de ne pas trouver trace de certains auteurs qui nous semblent primordiaux précisément parce qu'ils correspondent au point de vue développé par De Palo. On songe notamment à Jacques van Ginneken (1887-1945), linguiste néerlandais élève de Uhlenbeck et auteur des *Principes de linguistique psychologique. Essai de synthèse* (1907), ou à Gustave Guillaume (1883-1960), élève de Meillet dont il partage la perspective<sup>8</sup>. Cela pourtant n'est pas nécessairement un manque, mais plutôt la preuve qu'on a affaire à une cartographie en train de se faire : un projet de longue haleine dont cet ouvrage marque une étape solide.

Lorenzo Cigana  
Université de Liège / F.R.S.-FNRS (U.R. Traverses)  
lcigana@uliege.be

---

<sup>8</sup> Cf. le passage suivant : « Une intuition : que le désordre *apparent* des faits linguistiques recouvre un ordre secret, caché – *merveilleux* – le mot n'est pas de moi : il est du grand Meillet [...]. Cette intuition a conduit, et continue de conduire les études faites ici » (*Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 18).